

Armoiries hispano-arabes et hispano-hébraïques. Échanges d'influences dans le domaine héraldique*

Du XIII^e au XVI^e siècle l'usage des emblèmes héraldiques faisait partie du bagage culturel de la société européenne occidentale. Donc, à l'occasion des contacts de celle-ci avec d'autres cultures, les échanges d'influences ont laissé des traces aussi dans ce domaine. L'étude de ces traces intéresse évidemment l'héraldiste, car elles sont des repères précieux pour mieux comprendre les aspects sémiotiques des armoiries, mais cela intéresse aussi l'historien, qui peut y trouver un utile indicateur social spontané, donc véridique.

À ce point de vue, l'Espagne occupe une place de choix. Sur son sol la Chrétienté a vécu avec l'Islam et les juifs; en Amérique, on peut retracer un véritable métissage héraldique. Les armoiries des *conquistadores*, des *caciques*, des villes américaines, ont été commentées à plusieurs reprises, bien qu'il manque une étude d'ensemble portant sur les aspects sociologiques. Du reste, il y a des points encore inédits, comme les représentations des armoiries espagnoles dans les peintures indiennes ou les pseudo-armoiries ornant quelques argenteries péruviennes. Les domaines des emblèmes hispano-arabes et séfarades, ainsi que leurs rapports avec les emblèmes occidentaux, demeurent par contre presque vierges: ce sont eux qui feront l'objet de notre exposé. Dans les étroites limites d'une communication ne tient évidemment qu'une vue d'ensemble.

Il est bien connu que les ayyubis et les mameluks en Orient faisaient usage d'emblèmes personnels semblables à ceux qui constituent le système héraldique en Occident. C'est au XIX^e siècle que les historiens de l'art arabe oriental commencent à s'en occuper. De nos jours, ces emblèmes ont fait l'objet de travaux spéciaux, dus à Karabacek, Y. Artin Pacha, L. A. Mayer, J. W. Allan, et d'autres. Les plus anciens té-

* *Genealogica & Heraldica Lisboa* 1986. *Actas do 17º Congresso Internacional das Ciências Genealógica e Heráldica*, Lisboa, 1989, pp. 357-368. Reeditado en *Leones y castillos. Emblemas heráldicos en España*, Madrid, 1999, pp. 163-180.

moignages dont la date est connue remontent au troisième quart du XII^e siècle, presque le même âge que les premiers emblèmes héraldiques occidentaux. C'est pour cela que l'en a pu croire à une origine orientale des armoiries: elles auraient été imitées des usages emblématiques ayyubis par les participants aux première et seconde croisades. Cette hypothèse connut un certain succès jusqu'à 1912, quand Max Prinnet a démontré qu'il exista en effet une transmission, mais en sens contraire. Ce sont les croisés qui apportèrent les emblèmes personnels en Orient et c'est d'eux que les ayyubis en ont appris l'usage. Il est vrai, cependant, que les ornements orientaux ont eu une très grande influence dans la formation des figures stylisées héraldiques grâce aux tissus, aux ivoires et d'autres objets décorés.

En Espagne, les choses se sont déroulées d'une façon semblable. Les usages emblématiques européens ont été adoptés par les Hispano-Arabs avec d'autant plus d'intensité qu'ils étaient plus proches du peuple chrétien. Mais, en même temps, des formes artistiques arabes ont donné naissance à certaines formes héraldiques, notamment en Castille. Les témoignages hispano-arabes qui nous sont parvenus, très rares, relèvent de trois types de sources. Quelques-uns se trouvent sur les décors de certains bâtiments ou de riches objets. Évidemment, ce genre n'est possible que sous la domination politique arabe. Les boucliers et les drapeaux arabes viennent ensuite; ils sont connus seulement par leurs représentations dans des peintures faites soit en territoire chrétien, soit en territoire arabe. Enfin, les sceaux nous fournissent les renseignements les plus nombreux. Les mudéjars, Arabes qui vivaient sous la domination politique chrétienne, avaient des sceaux avec des emblèmes de type héraldique. Il est très probable qu'ils y trouvaient la seule occasion de les employer.

Les témoignages héraldiques si connus des rois Nasrid de Grenade appartiennent au premier type. Sur le décor d'ataurique et dans les carrelages de l'Alhambra on trouve, mille fois répété, l'écu d'or à la bande d'azur chargée d'une légende arabe, une invocation coranique. Ces emblèmes à une légende chargeant une bande sont fréquents en Orient à partir des dernières années du XIII^e siècle, mais L. A. Mayer a tort quand il dit que les armoiries nasrid sont l'unique exemple espagnol¹. Dans les enluminures des manuscrits de *Las Cantigas*, peintes vers 1275-1280, on voit de nombreux drapeaux hispano-arabes avec une bande à légende, posée en fasce ou en pal sur un champ généralement rouge. Dans l'écu des rois Nasrid on peut donc distinguer un élément essentiel arabe: la bande à légende, présentée sous une forme occidentale héraldique. L'existence d'un rapport entre ces drapeaux et les armoiries Nasrid est confirmée par plusieurs enluminures du manuscrit de *Las Cantigas*², qui nous montrent le roi de Grenade accompagné d'un personnage qui porte son enseigne, rouge à un rectangle noir orné d'or contenant la légende, posé parallèlement près de la hampe. Un autre personnage, chevauchant à son côté, porte le bouclier du roi, aux armes de l'enseigne: de gueules, à la fasce de sable bordée d'or, hausée et retraite, chargée d'une légende d'or. Ces enluminures démontrent quelles étaient les armoiries ou emblèmes des Nasrid au temps du deuxième roi de la dynastie: Abu-Abdallah Muhammad II (1272-1301). C'est sans doute plus tard, peut-être vers la fin du XIV^e siècle, que la façon de présenter l'emblème est devenue plus proche de celles courantes à l'époque en Castille. Très probablement, le modèle immédiat fut la *Divisa de la Banda* des rois de Castille, dont la bande n'était pas encore d'habitude engoulée au temps du roi Pierre I.

¹ L. A. MAYER, *Saracenic Heraldry*, Oxford, 1933, p. 34.

² Cantiga CLXXXVII.

Reste à examiner si l'auteur de ces enluminures a peint les choses telles qu'elles étaient en réalité. Évidemment, en ce qui concerne les emblèmes arabes, la réponse à cette question ne saurait être qu'inductive, car d'autres témoignages ne nous sont pas parvenus. Dans le domaine des emblèmes et des armes, plus précisément, l'artiste a montré parfois un souci d'exactitude surprenant dans de petits détails tels que le bouclier triangulaire d'un Poitevin à côté de ceux arrondis par le bas portés par des Castillans.

Dans les enluminures de *Las Cantigas*, les armées hispano-arabes se couvrent de deux types d'armes défensives: les targes à deux échancrures, en haut et en bas typiques de l'équipement arabe, et les boucliers arrondis par la pointe, empruntés à l'équipement chrétien. Ce fait en lui-même est la meilleure preuve de l'existence d'un échange de formes et d'habitudes. Du reste, seuls les boucliers arrondis sont ornés d'armoiries, qui sont toujours des pièces. Même si nous sommes à la fin du XIII^e siècle, il est presque sûr que ces armoiries n'étaient point en général héréditaires; elles n'avaient probablement pas le caractère d'une marque personnelle stable, moins encore adéquate à être représenté sur d'autres objets, hors de l'équipement militaire. On ne doit pas confondre, sur ces enluminures, les boucliers armoriés portés par des Arabes avec ces autres portés par des personnages habillés en chrétiens, qui accompagnent fréquemment les armées arabes et semblent être des mercenaires. Si sur les boucliers portés par des Arabes, ces armoiries pleinement héraldiques ne sauraient être en général que des emprunts occasionnels, il y a cependant des cas où les armoiries sont traitées d'une façon tout à fait différente, car elles sont répétées sur une enseigne. Les armoiries du roi de Grenade, ainsi traitées, consistaient en un type arabe présenté sous une forme occidentale, ainsi que nous l'avons dit. Un autre cas, très intéressant, montre l'emploi d'un emblème de type occidental. Dans les enluminures d'une cantiga qui raconte le siège de Marrakech³, des fascés vivrés d'azur sur un champ d'argent figurent sur l'enseigne, sur les écussons ornant une tente et sur le tapis de la selle d'un cheval. Vraisemblablement, ces armoiries y sont attribuées au Sultan du Maroc Abu Yousouf Yaqub (1258-1286). L'événement est donc contemporain de la peinture; à notre avis, l'auteur a voulu représenter des armoiries réelles, pas fantaisistes. Finalement, certains emblèmes semblent avoir eu un caractère spécifiquement arabe, en quelque sorte opposé à celui des emblèmes héraldiques occidentaux. C'est le cas de l'étoile de David, l'unique meuble que l'on trouve sur des targes arabiques, ainsi que sur un bouclier à pointe arrondie porté par un Arabe. D'autres témoignages nous montrent que l'étoile de David était vraiment un meuble utilisé des Hispano-Arabes: elle est gravée sur un ornement de harnais du XV^e siècle⁴.

Les peintures du toit de la salle de justice de *l'Alhambra* de Grenade nous présentent une situation différente, soit à cause d'un changement effectif des usages emblématiques, soit à cause du caractère de ces peintures, plus idéalistes que proches de la réalité quotidienne. Dans ces représentations, seuls les Chrétiens portent des boucliers armoriés (aux armes fantaisistes d'ailleurs); les cavaliers arabes sont toujours protégés par des targes à échancrures dépourvues de tout emblème.

Les témoignages des sceaux sont moins connus, mais peut-être plus intéressants. Le type du sceau traditionnel arabe est non-figuratif, avec la seule légende sur le champ généralement rectangulaire. On en connaît quelques-uns en Espagne: des anneaux sigi-

³ Cantiga CLXXXI.

⁴ Instituto Valencia de Don Juan, Madrid.

llaires du haut Moyen Âge. On a peut-être encore utilisé ce type plus tard, tant que les liens avec l'Orient sont restés effectifs, car on le trouve au XVI^e siècle chez les dynastes nord-africains. Mais tous les Hispano-Arabs vivant dans les royaumes chrétiens ont adopté les types européens. De ce fait, on peut conclure qu'ils avaient emprunté l'usage du sceau de la société chrétienne parce qu'ils n'avaient pas gardé de tradition propre. Nous connaissons jusqu'à présent une vingtaine de ces sceaux, dont les plus anciens sont datés de la première moitié de XIII^e siècle, au commencement de la diffusion sociale du sceau en Espagne. Mahomet Alamin, *alfaqui* (docteur de la loi coranique) de la communauté arabe de Tudela, en Navarre, scellait une acte en 1243⁵ ce qui est la date la plus reculée. Ce sceau est malheureusement perdu.

Une belle matrice sigillaire, trouvée à Tolède en 1905, est vraisemblablement proche dans le temps du sceau dont nous venons de parler. Cette matrice d'Ibrahim ibn Yousouf⁶ est la seule conservée à légende arabe. Son type en forme d'écu arrondi par le bas était très fréquent à cette époque-là. Seule la légende nous montre la culture arabe du propriétaire, de même que l'étoile au commencement (au lieu d'une croix) nous renseigne sur sa foi islamique; il n'était donc pas un Mozarabe. L'écu qui constitue le sceau est armorié d'une fleur de lis. Voilà une trouvaille qui aurait déconcerté la plupart des héraldistes d'autrefois! Il n'existe probablement pas d'autre explication que la fréquence et la banalité de l'emblème, mais on ne peut pas manquer de remarquer ici l'emploi de la fleur de lis en Orient comme un emblème personnel au troisième quart du XII^e siècle⁷. Cependant, celle du sceau d'Ibrahim ibn Yousouf n'est pas au pied posé, le type courant en Orient, dont nous avons en Espagne un remarquable exemple sur les mosaïques du mirrahhab de la mosquée de Cordue, exécutées au X^e siècle par des artistes venus de Byzance. Tant cette fleur de lis que le type du sceau sont d'origine occidentale.

Un autre sceau armorié à légende arabe ne nous est connu que par une empreinte moderne en cire à cacheter⁸; donc la matrice existe encore, probablement, dans quelque collection. Le sceau prend aussi la forme d'un écu arrondi, entouré du nom du possesseur: Muhammad ibn Ahamad ibn al-Walid, après une étoile initiale. Les armes sont cinq tourteaux saillants, placés 2, 2, 1. La forme de cet écu (côtés parallèles, très allongé) apparaît sur des sceaux chrétiens de la seconde moitié de XIII^e siècle.

Un cas spécial est celui du sceau d'un personnage fort curieux: Zeit abu Zeit, dont la vie est pleine d'événements extraordinaires. Issu d'une grande famille almohade, qui posséda les fiefs de Valence, Murcie et Caravaca, il aida Saint Ferdinand lors de la conquête de Séville et il s'est fait chrétien, d'après une tradition, à cause d'un miracle de la Croix de Caravaca. On conserve une empreinte originale⁹, en cire blanche de son sceau rond, à une aigle entourée d'une légende en castillan où il se proclame petit-fils de l'émir Momenin, le vaincu de la bataille de Las Navas de Tolosa. Une croix est au commencement, car le sceau est postérieur à sa conversion en 1230-1232. Est-ce que l'on pourrait songer à rattacher cette aigle aux armes du roi de Navarre et aux rapports de ce roi avec les Almohads?

⁵ Archivo de Navarra, Comptos, caja 1, n. 107.

⁶ Instituto Valencia de Don Juan, n. 4457, F. MENÉNDEZ PIDAL, *Matrices de sellos españoles*, Madrid 1986, n. 229.

⁷ L. A. MAYER, *Saracenic Heraldry*, Oxford, 1933, pp. 22-24.

⁸ F. MENÉNDEZ PIDAL, *Matrices de sellos españoles*, Madrid, 1986, n. 230.

⁹ Archivo Histórico Nacional, Caja 111, n. 24. Impronta 782.

Dans le courant du XIV^e siècle, la généralisation du papier a été la cause principale d'une très grande diffusion de l'usage du sceau, devenu nécessaire pour quiconque devait valider un document aussi simple qu'une quittance. Ces sceaux sont plaqués, plus petits et parfois très simples, voire rustiques, dont les matrices étaient à la portée de tous. On conserve plus d'une dizaine de sceaux hispano-arabes de ce type dans la riche collection de l'*Archivo de Navarra* à Pampelune. Tous ces sceaux sont également bien semblables à ceux des personnages chrétiens contemporains appartenant à des couches sociales comparables.

Du point de vue des armoiries, les sceaux appartenant à des personnages d'une même famille sont particulièrement intéressants, car ils nous renseignent sur le caractère héréditaire ou personnel de leurs emblèmes. Les familles maures de Tudela, auxquelles appartiennent une partie importante de ces sceaux, ont joui d'une très grande stabilité sociale¹⁰, ce qui a pu favoriser, sans doute, la continuité de leurs emblèmes.

Hamet Alhudalí, maître arbalétrier à Tudela et puis maître de l'Artillerie royale de Navarre, portait en 1352-1367 sur son sceau un écu chargé d'une arbalète. Sur le sceau de son fils, Ali Alhudali, en 1365-1370 on peut voir aussi une arbalète dans le champ rond du sceau¹¹. Ce dernier était, lui aussi, arbalétrier et Maître de l'Artillerie royale: peut-être l'emblème commençait-il à devenir propre à la famille et non seulement allusif au métier.

Le lignage des Alpelmi a été sans doute l'un des plus importants, connu dès l'époque qui suivit la conquête: Abdémelic Alpemi et Hamet Alpelmi sont nommés dans des documents de 1174, et un autre Abdémelic était alfaqui de Tudela en 1275. Au XIV^e siècle continuaient encore à exercer les fonctions d'alfaqui: Abdémelic (av. 1350-1353) et Zaid Alpelmi son fils (1355-1387). Le sceau du dernier porte un écu écartelé d'un meuble semblable à un fer de lance et d'une étoile¹².

Nous soulignerons ici que ces sceaux des Maures navarrais du XIV^e siècle proviennent d'un milieu culturel tout à fait différent de celui du sceau d'Ibrahim ibn Yousouf. Les Navarrais représentent une élite, chaque fois plus proche de la culture occidentale, leurs sceaux sont invariablement en langue romane et eux-mêmes utilisent parfois un nom occidental à côté de leurs noms arabes: Ibrahim Muza Genet est appelé aussi Alvar Diaz, nom porté par ses descendants encore au commencement du XIV^e siècle, et Mahomat Sarracin, médecin à Saragosse, est appelé Alfonso. Il y a des mélanges onomastiques aussi curieux que la forme familière franco-navarraise Aliot appliquée à Ali Alhudali. Dans cette ambiance, quelques-uns tirent leurs emblèmes sigillaires du métier, fréquemment au service du roi, comme le faisaient les Alhudali. Les armoiries Alpelmi pourraient se rapporter à la fabrication de fers de lance, à laquelle Zaid Alpelmi aurait participé quand il était au service du roi comme *mesnadero* avec ses armes et son cheval. C'est à cette époque-là peut-être que les emblèmes à signification mauresque se généralisent chez ses personnages. Ibrahim Muza Genet, appelé Alvar Diaz, porte sur son sceau (1357-1363)¹³ une targe à deux échancrures chargée d'un meuble peu lisible, peut-être une tête humaine, tout comme s'il s'agissait d'un écu d'armes. Mais le maî-

¹⁰ La prise de Tudela aux Maures par le roi d'Aragon et de Navarre a eu lieu en 1118. Les habitants ont conservé leurs droits et leurs propriétés, en vertu des actes de reddition, mais leurs possibilités futures de relations et d'actions hors de la ville sont devenues presque nulles.

¹¹ Archivo de Navarra, Comptos, caja 17, n. 85 XXIX; caja 15, n. 90 XXIII; etc. caja 20, n. 123 XXXII; caja 23, n. 81 CXLIV; etc.

¹² Archivo de Navarra, Comptos, caja 17, n. 82 II; caja 34, n. 5 XXXIX; etc.

¹³ Archivo de Navarra, Comptos, caja 13, n. 65 XXIII; caja 15, n. 96 XLIII; etc.

tre charpentier du roi Zalema Zaragozano a un écu occidental, en triangle curviligne, armorié d'un des emblèmes que l'on a considérés comme mauresques: un croissant versé et une étoile. Ce type d'emblèmes sera utilisé abondamment au XV^e et au XVI^e siècles pour les armoiries imaginaires des Maures représentées sur quelques peintures¹⁴ et il a ses précédents dans l'étoile de David que nous avons trouvée sur les enluminures de Las Cantigas au XIII^e siècle. C'est en quelque sorte la naissance d'un type héraldique hispano-mauresque, devenu plus tard fictif, opposé au type chrétien. Auparavant, les Mudéjars avaient des emblèmes dépourvus de ce sens d'opposition, tout semblables à ceux des Chrétiens. Sur les sceaux des communautés, toujours plus attachées aux anciens usages, nous retrouvons, au XIV^e siècle, les emblèmes classiques, tels que la fleur de lis sur le sceau de l'*aljama* (communauté) des Maures de la ville de Cortes en 1371¹⁵.

C'est l'occasion de remarquer le caractère polysémique de ces emblèmes. Le croissant accompagné d'une étoile a une lointaine origine sassanide, a été utilisé souvent au comté de Toulouse, est devenu l'emblème de l'un des bourgs de Pampelune, suggéra au Portugal les armoiries Carvalho... De même ou a donné à la fleur de lis un grand nombre de sens ou significations; mais ces deux emblèmes se sont transmis en général seulement en tant que formes, n'entraînant pas un sens avec eux. Le malaise que nous avons supposé chez les anciens héraldistes face à l'écu à la fleur de lis du sceau d'Ibrahim ibn Yousouf, avait son origine dans l'oubli de ce fait.

Le nombre des sceaux conservés étant extrêmement faible, on ne peut que conjecturer ce qui s'est passé avec ce genre d'armoiries au tournant héraldique de la fin du XIV^e et du commencement du XV^e siècle. Probablement, les sceaux armoriés des Maures ont cessé d'exister lorsque l'emploi de la signature se généralisa au préjudice du scellement (sauf, peut-être, les sceaux des aljamas). Vers le milieu du XV^e siècle, quelques-uns font usage de signets non armoriés¹⁶; voilà pourquoi un type héraldique mauresque fictif a pu exister. Ce processus se développe en rapport avec la réaction contre le port d'armoiries par les non-nobles.

Les emblèmes héraldiques tardifs propres à quelques Hispano-Arabes ne nous offrent qu'un maigre intérêt, car ils ont été créés par des personnes étrangères lors d'une concession royale. Nous rappellerons la concession de la Reine Catholique à don Pedro de Granada, descendant des souverains nasris (cinq grenades)¹⁷.

Une dizaine de sceaux des Juifs espagnols ont fait l'objet d'une présentation d'ensemble en 1956 dans l'ouvrage de Cantera et Millás consacré aux inscriptions hébraïques¹⁸; aujourd'hui on connaît plus d'une vingtaine de ces sceaux. Les deux tiers du total sont des matrices, ce qui nous apprend le très grand nombre d'empreintes disparues de sceaux hébreus, bien sûr un nombre proportionnellement beaucoup plus important que pour d'autres sceaux, en raison du type d'actes auxquels ils étaient apposés. Ces sceaux sont la source fondamentale pour l'étude des emblèmes des séfarades.

Les types de ces sceaux sont, à chaque époque, semblables à ceux utilisés par les chrétiens, sauf évidemment les légendes. Celles-ci sont en hébreu dans la plupart des cas (85%); on trouve seulement quelques légendes castillanes, bilingues ou étonnamment latines. C'est justement le contraire de l'habitude que l'on a observée dans les

¹⁴ Ainsi, par exemple, les signes astrologiques dans la peinture de la bataille de Luchente à l'église de Daroca (XV^e siècle) ou dans les peintures de la bataille de la Higuera à l'Escorial (XVI^e siècle).

¹⁵ Archivo de Navarra, Comptos, caja 26, n. 49 X.

¹⁶ F. DE SAGARRA, *Sigillografia catalana*, Barcelona, 1916-1932, n. 1814-1816.

¹⁷ En 1503. Real Academia de la Historia, Col. Salazar, B-86, fol. 66 v.

¹⁸ F. CANTERA, J. M. MILLAS, *Las inscripciones hebraicas de España*, Madrid, 1956.

sceaux hispano-arabes. De ce fait, on pourrait tirer des conclusions sociologiques bien intéressantes. Les légendes commencent par une étoile, tout comme dans les sceaux hispano-arabes. L'étoile au commencement de la légende deviendra plus tard habituelle aussi sur les sceaux chrétiens, surtout en certaines régions, telles que la Navarre et la Catalogne, probablement à cause de l'influence française que ces types des sceaux ont subi au XIV^e siècle.

Dans le cas des Juifs, tout comme chez les Arabes, l'emploi des types des sceaux des Chrétiens indique qu'ils n'en avaient pas une tradition aux XII^e-XIII^e siècles. Ils adoptèrent des sceaux à emblèmes héraldiques parce que tel était le seul type sigillaire auquel ils pouvaient accéder, la représentation humaine leur étant interdite et par la religion et par la signification hiérarchique inhérent aux sceaux-portraits¹⁹. Le sceau a donc été pour eux, probablement, le point de départ de leurs usages héraldiques. Ces habitudes amorites (non juives) heurtèrent d'ailleurs l'opinion de quelques rabbins orthodoxes en d'autres pays.

Une grande partie des matrices sigillaires séfarades appartient à la période antérieure au tournant typologique du milieu du XIV^e siècle. Toute comme dans le cas des plus anciens sceaux hispano-arabes, leurs emblèmes héraldiques sont proches de ceux utilisés sur les sceaux chrétiens surtout en Castille, tant en ce qui concerne le répertoire des emblèmes que la façon de les représenter²⁰. Dans l'ensemble, nous soulignerons l'absence de pièces et les fortes fréquences de la fleur de lis (43%) et du château ou de la tour (33%). Malheureusement, ce faible échantillon ne suffit pas pour nous prononcer sur la question du caractère héréditaire de ces emblèmes. Cependant, l'emploi fréquent (33% des matrices, qui datent de 1250-1360)²¹ des sceaux quadrilobés pourrait être considéré comme une présomption favorable, car ce type de sceau a été inventé dans le but d'y montrer deux (ou plusieurs) emblèmes familiaux sans devoir les réunir dans un écu. La célèbre famille des Cartagena, dont les ancêtres s'appelaient Lévi avant de se faire chrétiens, portait au XV^e siècle: de sinople à une fleur de lis d'argent. Ces armoiries ont été rapprochées du sceau d'un Todros ha Lévi²² (fin XIII^e ou commencement du XIV^e siècle), dont les quatre lobes enferment autant de fleurs de lis. Mais cette position secondaire sur le sceau (l'emblème principal, au centre, est un château) et la grande fréquence du meuble rendent ce rapprochement trop incertain.

Les sceaux séfarades font entrevoir un enracinement des emblèmes héraldiques dans la culture juive bien plus important que chez les Mudéjars. Les emblèmes propres, opposés en quelque manière aux occidentaux, y sont rares. On a dit que les séfarades ont trouvé un sens religieux pour certains emblèmes tels que le lion et la tour ou le château; il n'était pas donc nécessaire de multiplier les leurs, le candélabre aux sept branches sur un sceau en forme d'écu semble être le seul cas²³. Certain auteur a remar-

¹⁹ En Castille, au début de la diffusion sociale des sceaux, les sceaux-portraits n'existaient que pour montrer les insignes du pouvoir hiérarchique. les types de majesté et équestre pour les laïques. et pour les évêques et abbés leur image revêtue des ornements sacrés, la crosse, etc. Pendant le XIII^e siècle, tous les autres types de sceaux sont armoriaux. Donc, ceux qui n'avaient pas droit à un portrait hiérarchique devaient nécessairement adopter un emblème héraldique s'ils voulaient avoir un sceau. Ce fait a contribué de façon décisive à répandre les emblèmes héraldiques hors du cadre militaire.

²⁰ On peut les comparer dans F. MENÉNDEZ PIDAL, *Matrices de sellos españoles*, Madrid, 1986.

²¹ Même plus fréquent que la moyenne castillane, autour de 25% pour les sceaux personnels laïques. Il semble que ce type de sceau était censé dépourvu de toute signification militaire, c'est peut-être pour cette raison qu'on le trouve souvent

²² Matrice d'un sceau quadrilobé au British Museum. W. de GRAY BIRCH, *Catalogue of Seals in the... British Museum*, Londres, 1887-1900 n. 23.205.

²³ Museo Arqueológico de Sevilla, ROD, 3063. F. MENÉNDEZ PIDAL, *Matrices de sellos españoles*, Madrid, 1986, n 221.

qué la prédilection des séfarades pour les décors héraldiques, auxquels on accorde une large place en leur répertoire ornemental²⁴. Ce faisant, ils suivaient tout simplement les habitudes de la fin du XIII^e siècle, notamment en Castille²⁵, probablement avec un certain retard et une plus large diffusion géographique. Les armoiries de ces décors sont parfois celles des rois de Castille et d'Aragon²⁶, mais souvent elles consistent en répétitions des emblèmes favoris (lis, château, lion) sur des entrelacs ou à l'intérieur d'étoiles de David, de ce dont on a de beaux exemples à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne²⁷ jamais ces emblèmes n'ont le caractère d'une marque familiale du possesseur ou du donateur, comme on en trouve sur les manuscrits chrétiens. Il s'agit là d'un emploi tout simplement ornemental des emblèmes héraldiques dont la cause est l'engouement pour eux qui se répand en Espagne (et particulièrement en Castille) au XIII^e siècle. D'ailleurs, ce type de décor était très fréquent chez les Chrétiens un demi-siècle environ avant ces ornements juifs.

Les armoiries portées par quelques convertis au XV^e et au XVI^e siècles, ont une signification très différente. Cet usage était devenu un signe d'élévation sociale et ces personnages tenaient à souligner leur situation.

Il nous reste à déceler les traces des échanges d'influences sur les armoiries du type occidental en Espagne. Vraisemblablement, elles sont venues seulement du côté des Hispano-Arabs. Ainsi qu'il découle des cas que nous venons d'étudier, les influences agissent, dans une très large mesure, sur le plan visuel des rapports entre des formes, car c'est fondamentalement sur ce plan que les emblèmes ont vécu jusqu'au XV^e siècle; du moins en Espagne, leur structuration sur le plan *rationnel* des arrangements logiques n'ayant été que faible. Or ce sont uniquement les Hispano-Arabs qui, grâce aux circonstances historiques, ont fourni des modèles capables d'y exercer une influence à cause de leur originalité et de leur diffusion.

Dans un travail antérieur²⁸ nous avons montré comment l'art mudéjar, un art essentiellement ornemental, a utilisé très souvent les armoiries en les intégrant dans ses propres modèles répétitifs, où les formes simples et les brillantes couleurs des emblèmes héraldiques apportent des éléments de répit et de richesse dans le décor monotone qui les entoure. Ici nous devons souligner les influences que ces façons artistiques de disposer les emblèmes dans les décors ont eu à l'égard des façons proprement héraldiques de les disposer dans un écu. L'intérêt de cette question dépasse le cadre héraldique espagnol, car ces formes se sont répandues par toute l'Europe, en partant de Castille, grâce à l'incessante *communication* des formes héraldiques, dont les voies et les manières d'agir sont encore si méconnues.

Mais il faut rappeler auparavant quelques particularités castillanes qui, à leur tour, sont la raison d'être héraldique de ces formes plastiques. On peut les résumer en disant que les armoiries étaient attachées à la famille plutôt qu'à une personne, probablement à cause des structures sociales différentes de celles de l'Europe féodale. En conséquen-

²⁴ Thérèse et Mendel METZGER. *La vie juive au Moyen Age*, Fribourg, 1982, pp. 43 ss. Les auteurs affirment que les séfarades n'avaient point d'armoiries "reconnues".

²⁵ Ces décors héraldiques castillans sont décrits dans: *L'essor des armoiries en Castille d'après les sources du XIII^e siècle*, par F. MENÉNDEZ PIDAL DE NAVASCUÉS, "Sources de l'héraldique en Europe Occidentale, Actes du 4^e colloque international d'héraldique", Bruxelles, 1985, pp. 92-103.

²⁶ P. ex. plâtreries de la synagogue du Tránsito (Tolède); enluminures du ms. British Library, Or. 2884, f. 27 v., etc.

²⁷ Ms. il. 72.

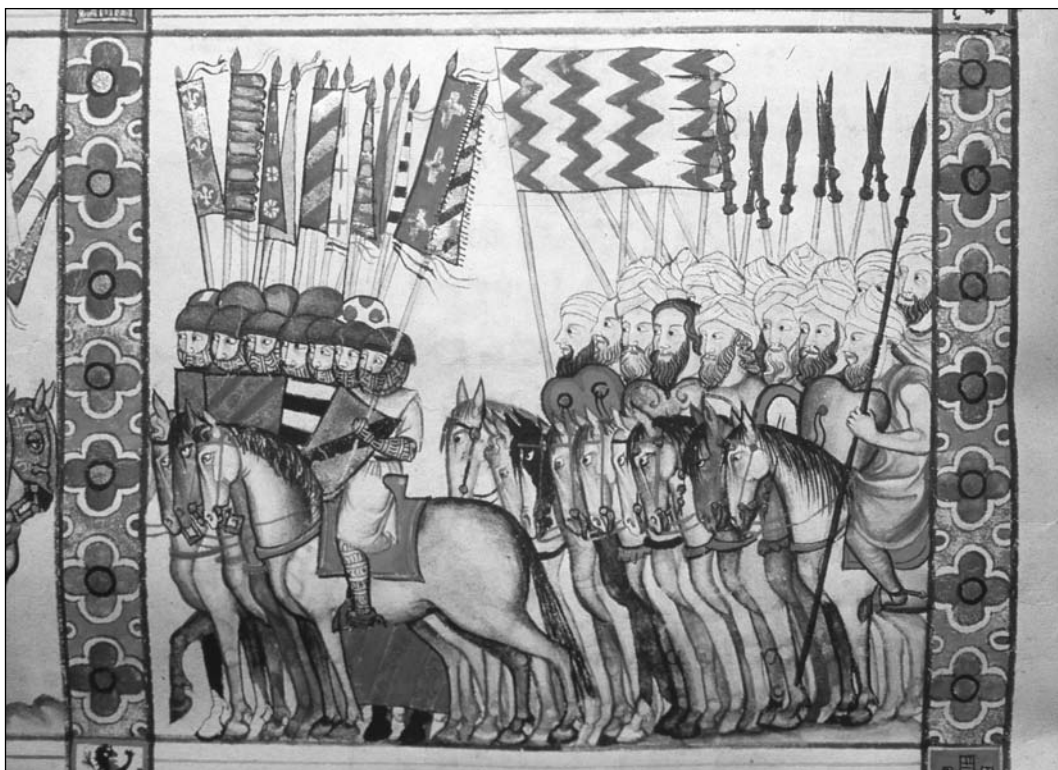
²⁸ *L'essor...* (v. note 25).

ce, le fait de porter deux ou plusieurs emblèmes était habituel, ainsi que la tendance à ne pas les figurer dans un écu sur les décors.

C'est pour cela que les formes héraldiques nées en Castille servent à combiner deux armoiries dans un écu. La bordure a été largement utilisée à cette fin, chargée soit d'un meuble répété, soit d'écussons renfermant les armoiries secondaires. La parenté de cette forme héraldique avec d'autres formes ornementales est évidente dans quelques décors mudéjars, où de telles rangées d'éléments héraldiques répétés sont sur le bord d'un vêtement, d'une pierre tombale, etc. Notons que les plus anciennes bordures de ce type connues dans les maisons royales du Portugal, de France et d'Aragon sont chargées des armoiries de Castille, portées par des petits-fils d'Alphonse VIII.

Les rapports de ces bordures avec les sceaux quadrilobés, une autre forme suggérée par l'art mudéjar, sont attestés par quelques cas où l'on connaît et le sceau quadrilobé et l'écu d'armes appartenant à la même personne. Les emblèmes placés sur les lobes sont ceux qui chargent la bordure; s'ils sont deux à deux différents, on aura une bordure composée. Bien plus connue, l'origine castillane de l'écartelé de deux armoiries est universellement admis. Cette forme se rapproche des damiers tout-à-fait semblables que l'on trouve fréquemment sur des tissus et sur des décors peints ou sculptés de la deuxième moitié du XIII^e siècle. Dans ce cas, il ne s'agirait pas d'une relation de cause à effet, mais plutôt de deux expressions, l'une héraldique et l'autre ornementale, d'une même forme esthétique mudéjare. C'est la dernière raison du succès de l'écartelé en Castille. Plus tard, l'adoption de cette forme pour les armes royales sera à l'origine de sa diffusion dans toute l'Europe. Cette diffusion a été rappelée maintes fois, mais on passe d'habitude sous silence deux formes dérivées de l'écartelé qui se sont répandues, elles aussi, depuis l'Espagne: l'écartelé en sautoir et de chapé²⁹.

²⁹ On parle, évidemment, de l'utilisation de ces formes afin de combiner deux armoiries dans un écu, de même que l'écartelé.



1. La bannière du Sultan du Maroc Abu Yousouf Yaquib



2. La bannière et l'écu du roi de Grenade Abu-Abdallah Muhammad II



3. Matrice du sceau d'Ibrahim ibn Youssouf



4. Sceau de Zalema Zaragozano



5. Sceau de l'aljama des Maures de la ville de Cortes



6. Matrice du sceau de Menahem Osillo, juif



7. Matrice du sceau d'Abraham ben R. Sa'adia



8. Matrice du sceau de Josef ben R. Yaaqob